

Grégoire Etrillard
Fabrice Epstein
Pierre Reine
Matthieu Hy
Martin Reynaud
Elise Arfi



La Conférence
des Avocats du Barreau de Paris

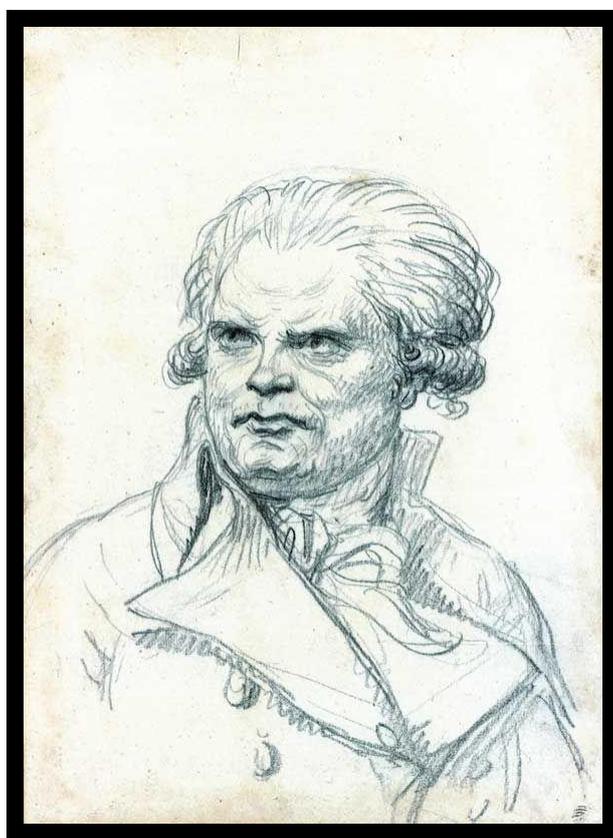
Julia Katlama
Peggy Salomé
Véronica Camporro
Alexandra Bourgeot
Georges Sauveur
Benjamin Chouai

Promotion 2011

Eloge de

Georges Jacques DANTON
(1759 – 1794)

par Monsieur Grégoire Etrillard, Premier Secrétaire de la Conférence



©Collection particulière

« J'ai sous les yeux un portrait de cette personnification terrible, trop cruellement fidèle de notre Révolution, un portrait qu'esquissa David, puis il le laissa, effrayé, découragé, se sentant peu capable encore de peindre un pareil objet. Et pourtant ce monstre est sublime. Cette face presque sans yeux semble un volcan sans cratère, — volcan de fange ou de feu, — qui, dans sa forge fermée, roule les combats de la nature. Quelle sera l'éruption? » Michelet, Histoire de la révolution française, Livre IV, chapitre VI

Rentrée solennelle du Barreau de Paris
2 décembre 2011

*A la Conférence, à mes frères et sœurs de la promotion 2011 et à nos enfants
A mes aïeux de Conférence et à mon fils Quentin Lancian
A ma famille, spécialement à mes frères et sœurs
A A. et Ls, mais surtout L.*

Crève, fripon ! A mort, Desmoulins ! Ssssssschlack. Vive la Nation ! Foutus coquins, à l'abattoir ! Ssssssschlack. Vive la République ! Allez, citoyen bourreau, fais ton office ! Ssssssschlack. Et un de plus, qui fait la bascule pour jouer à la main chaude ! Hahaha, regardez sa trogne, il tire la langue : crève, curé de mes deux ! Ssssssschlack. Vive la Révolution ! Vive le rasoir national ! Vive Robespierre ! Ssssssschlack. Il en reste un.

Le voici qui monte sur les planches du théâtre de la Terreur pour jouer sa dernière scène. On le reconnaît, même de dos. A la fenêtre de la maison du citoyen Robespierre, un visage livide subrepticement s'efface. Les journalistes se précipitent vers le bas de l'échafaud pour noter les derniers mots du mort qui avance. La crinière hirsute coupée court pour laisser passer la nuque, la chemise débraillée et les poings liés, Danton fait face à la foule. Ses pieds se collent dans le sang épaissi de la veille, il marche sur de nouveaux ruisseaux qui sècheront cette nuit. Silencieux, son regard les fait taire. Son visage majestueux dans sa laideur ne laisse transparaître aucune émotion, il promène son regard supérieur sur le peuple transi. Qu'attend-il pour parler ? La foule petit à petit se tait, elle attend, elle veut entendre. Les drapeaux se figent, la pluie crépite sur la boue remuée, les marchands d'oranges s'arrêtent pour écouter. Le silence. Danton sourit, c'est sa dernière tribune, ses paroles peuvent maintenant passer à la postérité. Lentement, il se tourne vers le bourreau et articule d'une voix puissante, pour laisser les journalistes au-dessous prendre la dictée : « N'oublie pas... Ecoute-moi ! N'oublie pas de montrer ma tête au peuple, elle en vaut la peine. ». Puis il s'allonge sur la planche, passe sa tête dans le cercle de bois. Devant lui, la fête du 10 août a laissé au pied de l'échafaud, comme un totem sacrificiel aztèque, une monumentale statue de la Liberté, en bonnet rouge et tenant une pique, délavée depuis par les pluies d'automne et glacée par l'hiver. « La liberté, ou la mort ! », disait naguère Danton. Voyez plutôt. Ssssssschlack. Une tache rouge au pied de la Liberté.

Danton n'est plus. Le plus grand tribun de la Révolution française, assassiné place de la Révolution que plus tard, pour oublier, on appellera place de la Concorde. Après avoir été jugé ici même, dans ce Palais de justice. Après avoir exercé ici même, dans ce Palais de justice. Imaginez-vous Danton dans sa jeune vingtaine, perdu dans ces lieux affairés. Imaginez-le regarder ces noirs individus qui s'empressent, qui se heurtent, qui se parlent, s'interrompent, s'interrogent, tous gantés de blanc, tous coiffés de toques diverses. Quel bruit ! Quel chaos ! Danton est au milieu d'eux : comme un millésime sabré de sa Champagne natale, il s'émousse sur les bords de Seine. Après quelque mois d'études bâclées à Reims, on lui a donné ou plutôt vendu le titre d'avocat, et il s'est installé, provocation ou boutade, rue des Mauvaises-Paroles dans le quartier des Halles. Ah, parler, voilà ce qu'il aime.

Car avocat, Danton ne l'est que pour la parole – l'écrit ne l'intéresse pas. A peine sorti de chez les prêtres, sans la moindre éducation juridique, il avait postulé chez Maître Vinot, procureur au parlement. Pour l'évaluer, une page à copier. Le procureur s'accroche la lorgnette sur le nez, fronce les sourcils, avise l'écriture indéchiffrable et nerveuse du jeune homme : « Mon enfant, votre place n'est point ici, ou alors – apprenez à écrire ». La réponse est aussi cinglante que la critique : « Comment Monsieur ? Il doit y avoir méprise : cherchez-

vous un clerc, ou un copiste ? ». Ecrire, pour quoi faire ? Quand on peut dire. Danton n'écrira jamais le moindre de ses discours, pas la moindre lettre, pas même un billet.

On l'a embauché pour aller du Palais à l'étude, de l'étude au Palais... Sa paresse a trouvé plus simple : se tenir à égale distance des deux destinations, et tant qu'à faire, dans un endroit où l'on peut boire – et parler. Un café, le *Parnasse*, le café de l'école, tout le Palais s'y presse, Danton y passe ses journées, à discuter, à deviser. Tout le monde le connaît, on vient à sa table pour l'écouter. La spécialité du lieu ? On y joue aux dames. Danton y joue les dames, c'est autre chose, et pour cela, il ne peut que parler. Car Danton est laid, de cette laideur repoussante dont les traits hideux dépassent l'imagination de nos plus tristes artistes contemporains. La petite vérole a grêlé son visage. Au grand air de sa campagne champenoise, sans doute pour impressionner les filles, il défiait les taureaux : un premier lui a arraché la lèvre supérieure, un autre lui a écrasé le nez, un troisième... piétiné les parties – l'avenir prouvera certes que cette dernière blessure était bénigne, mais les deux autres lui donnent un affreux mufle de lion, qui fait qu'on l'écoute en détournant les yeux.

Pourtant pour lui, les donzelles se pressent. Mais Danton, viril séducteur, n'en est pas moins un amoureux : le voilà qui tombe en pâmoison pour la fille du tenancier, la belle Gabrielle Charpentier. Il l'épouse en juillet 1787, il a 28 ans et elle 25 : elle lui apporte en dot l'achat d'une charge d'avocat au Conseil, et lui, le pauvre enfant de la campagne, un amour digne des romans. Qui a dit que les cavaleurs étaient sans cœur ? Comme les athlètes, les coureurs de jupons s'élancent toujours d'un point fixe, et Danton fut d'abord un mari, un mari passionné. Quatre fils, dont deux meurent en bas âge : le dernier ne s'en ira pas seul, Gabrielle meurt en couches. Danton est alors en Belgique, en 1793, représentant de la Nation. Accablé de douleur, Danton court à Paris, il veut la revoir, même son cadavre, lui dire quelques mots – c'est trop tard ! Elle est enterrée. On essaye de le raisonner, en vain ! Ecrire une épitaphe ? Ce n'est pas pour Danton, ses derniers mots à Gabrielle, il veut les lui dire. Il se précipite au cimetière, frappe le granit immobile, voulant faire, comme Moïse, jaillir la vie de la roche. Il rouvre la tombe, fait creuser la terre encore meuble, exhume la dépouille moisie d'une semaine : la voici, c'est Gabrielle ! Il l'embrasse, la serre contre lui, la couvre de ses pleurs, et lui susurre, pour elle, rien qu'entre eux : je t'aime, mon amour. Mais c'est encore trop peu, il veut la conserver avec lui. C'est au tour du sculpteur Deseine de saisir le cadavre. Sculpteur sourd et muet, évidemment, Danton seul a le droit de parler d'elle, et de son corps blanchi ! Sous peu, Galatée respirant la vie dans la glaise, le beau visage de Gabrielle est ressuscitée dans le marbre blanc. Mais ce n'est pas encore suffisant, Danton veut que la terre entière voit l'objet de son amour, et veut faire parler d'elle : il la fait exposer au Louvre, au salon de 1793, qu'importe le scandale, qu'importe la politique ; déesse sur terre, elle a bien droit à son apothéose !

Amateur de discours, amateur de femmes, amoureux de la sienne, Danton est un jouisseur. Résolument dionysiaque, il danse la bacchanale toute son existence, jouissant des plaisirs, jouissant du pouvoir, jouissant de l'argent qu'on lui donne ou qu'il prend, jouissant de ses discours, ah, ses discours... toujours improvisés et toujours applaudis, jusqu'au banc des accusés : « Conspirateur, moi ? Comment trouverais-je le temps de conspirer ? Tous les soirs je baise ma femme ! ». Grand gastronome, grand buveur de bon vin, grand pourvoyeur de gaudriole, la parole est son mets favori, son substrat d'alambic, son divin élixir. Peu importe le sujet, c'est le discours qui compte. Voyez plutôt. 14 décembre 1791, à la Convention : « Je vous prouverai les dangers de la guerre. Que ceux qui se complaisent dans une confiance stupide en faveur de la guerre se préparent à entrer en lice avec moi à la prochaine séance ». Séance suivante, au même endroit, deux jours plus tard : « Si la question était de savoir si, en

définitive, nous aurons la guerre, je dirais : oui, les clairons de la guerre sonneront ; oui l'ange exterminateur de la liberté fera tomber ces satellites du despotisme ». Avouez-le, Monsieur le Ministre, il y a une certaine supériorité à pouvoir ainsi plaider tout et son contraire à deux jours de différence. Il n'y a pas de credo politique de Danton. La forme prévaut sur le fond : on peut tout soutenir, et l'inverse, pourvu que les phrases soient belles. Pas de cohérence dans ses choix politiques : Danton évolue au rythme de ses phrases. Danton, un tueur sanguinaire ? Non, un hâbleur indifférent aux conséquences de ses discours. Mais peut-on éternellement échapper à la responsabilité de ce que l'on dit ?

Premier avertissement le 2 septembre 1792. Le 2 septembre 1792, l'Europe coalisée est aux portes de Paris, Verdun va tomber : on sonne le tocsin dans la capitale. Le 2 septembre 1792, on parle très sérieusement à l'Assemblée de se replier sur la Loire. Le 2 septembre 1792, Danton monte à la tribune : « Il est bien satisfaisant, Messieurs, pour les ministres du peuple libre, d'avoir à lui annoncer que la patrie va être sauvée. Tout s'émeut, tout s'ébranle, tout brûle de combattre. Une partie du peuple va se porter aux frontières, une autre va creuser des retranchements, et la troisième, avec des piques, défendra l'intérieur de nos villes. Le tocsin qu'on va sonner n'est point un signe d'alarme, c'est la charge sur les ennemis de la patrie ! Pour les vaincre, Messieurs, il nous faut de l'audace, encore de l'audace, toujours de l'audace, et la France est sauvée ! ».

Ah ça, on le connaît ce discours ! Les belles paroles ! La levée en masse, le sursaut révolutionnaire, le refus de quitter Paris, et au bout : la victoire sur l'Europe. Avec de simples mots, Danton a sauvé la France ! Un grand coup de fouet à la Révolution, mais Danton a lâché les rênes, les chevaux s'emballent, les paroles de Danton vont plus loin que lui. Le bruit court que les prisonniers, que l'on sait nombreux et mal gardés, vont se soulever pour prendre les armées révolutionnaires à revers, et rétablir le roi. « Défendre l'intérieur de nos villes », « sonner la charge contre les ennemis de la patrie », les patriotes sont galvanisés : Danton cherchait un grand discours, il a déclenché les fureurs du peuple. Ah les traîtres, ils conspirent depuis leurs cellules, et les juges ne font rien ! Danton, tu as été entendu : nous aurons l'audace, l'audace de supprimer les conspirateurs ! Deux heures seulement après le discours de Danton, on transfère des prêtres détenus d'une prison parisienne à une autre : c'est l'étincelle. A l'arrivée, ils sont mis à mort par une foule enragée. La répression s'étend, des citoyens s'improvisent à la hâte, tribunaux pour le salut de la Patrie. On juge à côté des cellules les coupables de ce qui est déjà la « conspiration des prisons » : une véritable juridiction populaire diablement efficace – le nom, deux questions, et puis, sauf si le public proteste, la condamnation, et tout de suite la mort, assenée par les piques et les baïonnettes des sectionnaires attroupés. Ah elle est belle, la justice du peuple ! La moitié des 2 800 détenus de Paris massacrés en moins d'une semaine, 200 par jour ! Voyez ces prisonniers couverts de sang, frappés par des centaines de mains anonymes, traînés, déshabillés, traînés de nouveau dans la boue, écorchés vifs, scalpés, brûlés, battus, dépecés, pour finir leur course la tête au bout d'une pique, la langue sortie, les yeux exorbités, passant sous les fenêtres de patriotes dansant la carmagnole et trinquant à la santé de la République – ah la belle image, la belle référence pour tous ceux qui aujourd'hui encore réclament la justice populaire !

Premier avertissement. Les paroles de Danton l'ont totalement dépassé. Un déluge de sang parce qu'il a trop bien parlé. Il ne sait pas quoi faire, mais une chose est sûre : il n'est pas homme à risquer sa vie pour des idées. Danton est un tribun, pas un héros. Les massacres, pense-t-il, sont inévitables, car le peuple le veut. Rien n'arrête un fleuve en crue. Qu'un téméraire s'expose pour en arrêter le cours, il sera balayé par le flot déchaîné, et le fleuve n'en continuera pas moins de se précipiter où il veut. On vient l'implorer, lui demander de

parler en faveur des prisonniers, il s'emporte : « Je me fous bien des prisonniers, qu'ils deviennent ce qu'ils pourront ! ». « Sauver les prisonniers », mais qui sont-ils ? Que leur doit-il ? Sauver ses amis, sauver ses relations, même ses ennemis, cela a un sens, puisqu'il les connaît ! Mais ceux qu'il ne connaît pas ? Risquer sa vie pour un étranger ? Mis face à ses paroles, Danton détourne la tête : en sauvant son entourage, il élève un écran de fumée, pour ne pas voir les conséquences de ce qu'il dit.

Premier avertissement. Entendez-là, elle siffle au loin. Sssssssschlack. La faucheuse avance, elle roule sur elle-même, elle a coupé les prisonniers, elle va tailler la Convention. Et tout cela, au rythme des discours de Danton. Danton en est la voix, il est le cri de Chronos : maintenant, à cause de lui, la révolution affamée va dévorer ses petits. Eteignez les lumières, crucifiez les chats, la danse macabre va commencer.

Séance du premier avril 1793 à la Convention nationale. Les arcades voutées de la salle du manège des Tuileries, dégoulinantes d'humidité, jettent un regard sinistre sur les députés transis, entassés sur des gradins de pierre, hirsutes et débraillés, le visage fermé et le regard noir. Entre ces murs froids, dans cette nervosité muette, la haine a pris ses quartiers : depuis des mois, une bataille sanglante fait rage entre les Montagnards, partisans d'un surcroît de mesures révolutionnaires, et les Girondins, partisans de la clémence, mais tout aussi aigris. Entre les deux factions, Danton, Montagnard de parti mais Girondin de cœur, tente de jeter des ponts. Aujourd'hui plus que tout autre jour, les passions sont attisées par la peur : on craint une trahison, une immense trahison, venue de Belgique. Danton est vulnérable, car il a soutenu celui qu'on soupçonne, le général Dumouriez. Tout le monde regarde Danton, immobile à sa place, tandis que l'ordre du jour est frêlement égrené par le Président. Un frémissement d'aise parcourt les bancs Girondins : ce soir, c'est leur revanche sur le tribun, ils vont lui donner une leçon, peut-être même mettre un terme à sa carrière.

Quelques escarmouches d'abord, des accusations à fleuret moucheté : Danton prend le mors. Véhément, il proteste, il fait des phrases. Les Girondins se regardent, quelques uns sourient : c'est pour maintenant. On envoie le député Lasource, girondin à la ville et vipère à la barre, il glisse vers la tribune, porté par son parti. En prélude, un petit air doucereux : il n'apporte pas, dit-il, d'accusations formelles contre Danton, mais soumet à l'Assemblée des « conjectures », des « probabilités », finalement, sa réflexion. Puis vient le thème : d'abord quelques propos tendancieux, glissés dans un souffle, rasant le sol comme des hirondelles avant l'orage. On arrose d'un peu de fiel, on assaisonne d'un peu de bile. L'argumentation rampe, elle chemine, elle grouille sur le marbre de la salle. *Crescendo*, la perfidie s'élève, se transforme, mue par ses propres déductions spécieuses : elle siffle, crache, enfle et grandit à vue d'œil. La voici qui crève le plafond, se rassemble, puis se précipite vers les gradins, et, dans un grand fracas, *forte fortissimo*, la calomnie s'abat sur Danton. Ecoutez Lasource : Danton, oui, le républicain Danton, a fomenté un immense complot pour exciter un mouvement populaire, dissoudre la Convention, faire marcher l'armée sur Paris et rétablir le Roi. Tonnerre d'applaudissements sur les bancs de la Gironde, hébètement des Montagnards sonnés par l'accusation. Dans le flottement général, la Convention, bateau ivre, vote l'institution d'une commission, pour étudier ce qui est devenu : la conjuration de Danton. C'est un défi pour Danton, un défi sur ses propres terres : le discours. Le gant est jeté, le bretteur se retire, on attend la réplique.

Voici Danton, qui court à la tribune dans un brouhaha indescriptible. Le lion a écarté les barres de sa cage, le voici qui charge sa proie. Danton se rue d'abord sur Lasource, démonte ses calomnies, ruine ses arguments, détruit son raisonnement, montre l'inanité de l'accusation. Mais ce n'est pas assez, la bête fauve a vu le sang, il est sur la voie, il salive

d'avance ; il va lui lancer un de ces traits ! Danton répond à l'attaque par la pareille : on l'affuble d'une conspiration ? Eh bien ! Danton se prend à dénoncer lui aussi une conjuration au sein de la Convention, celle de ses dénonciateurs, la conjuration des Girondins. Ceux qui ont cherché à ménager le roi en ne votant pas sa mort, ceux qui ont pris des « petits soupers » avec les traîtres. « Plus de composition avec eux ! », rugit-il. C'est la guerre. Danton se laisse griser par son propre discours, sous les applaudissements de la Montagne, il devient de plus en plus violent, il couvre le bruit, il tonne au pupitre, il fait trembler les cieux ! Depuis combien de temps plaide-t-il ? Quatre heures ? Cinq heures ? Dégoulinant, furieux, transi, à bout de forces, Danton improvise alors une magistrale conclusion dans un tumulte indescriptible, sous les huées Girondines et les hourras Montagnards :

« Après avoir démontré que non seulement j'ai établi les crimes [du traître] Dumouriez mais que j'ai demandé qu'il y eût des commissaires pour aller examiner sa conduite ; après avoir démontré qu'il n'y a aucune connexité entre [ma] conduite et celle de Dumouriez ; après avoir démontré qu'aucune espèce d'inculpation de [moi] était formellement dénoncée ; après avoir invoqué les lumières de vos Comités, du Conseil exécutif, des commissaires nationaux ; après, dis-je, avoir rempli cette tâche à la satisfaction de tout homme de bonne foi ; après avoir répondu sur les détails mêmes ; je demande à ce que la Commission que vous venez d'instituer, examine non seulement [ma] conduite dans cette affaire, mais la conduite de ceux qui, par leur écrits, par leur correspondance scélérate et criminelle, ont essayé de persuader que la République n'était conduite que par des scélérats, et enfin que la Commission fasse un prompt rapport, de ceux – qui ont perverti l'esprit public, qui ont voulu soulever les départements contre Paris, de ceux qui ont voulu sauver le tyran – et on verra[, on verra] si je redoute les accusateurs ! Je me suis retranché dans la citadelle de la raison ; j'en sortirai avec le canon de la vérité, pour pulvériser tous mes ennemis ! ». Rideau.

Le canon de la vérité pour pulvériser tous les ennemis. Dans la chaleur de ses propos, Danton a basculé. Il croit simplement écarter des ennemis politiques. Ses paroles en réalité les ont désignés comme victimes expiatriques au peuple révolté. Et voici peu après la Convention encerclée par les sans-culottes : on réclame l'arrestation des députés girondins. Arrêter des membres de la Convention ? Danton est abasourdi : il faut savoir raison garder, tout de même. Il essaye de calmer les esprits, va voir le chef des insurgés, proteste, dénonce avec la Convention l'outrage fait au peuple français dans la personne de ses représentants. A-t-il perdu l'oreille du peuple, depuis qu'il s'est laissé aller ? Il n'est pas écouté, les Girondins sont arrêtés, ils sont placés en résidence surveillée.

Sssssssschlack. Le mécanisme de la guillotine se fait entendre de plus en plus proche, il appuie sur les tempes de Danton. Danton commence à sentir un goût amer, peut-être un avant-goût du sang Girondin qui va couler par sa faute. Il continue d'œuvrer à la Convention, mais se fait plus discret. Il veut moins parler. Il s'excuse au club des Jacobins de moins venir aux séances. Il disparaît du Comité de salut public à l'occasion de son renouvellement, et se jette à corps perdu dans son remariage avec une jeune fille de 16 ans, la belle Louise Gély. Le sort des Girondins le hante. Il leur a déclaré la guerre, bien sûr, mais c'était manière de parler : à la tribune, si la parole est libre, c'est bien parce qu'il ne faut pas tout prendre au premier degré. Tant bien que mal, il tente de se convaincre : la résidence surveillée, après tout, ce n'est pas la mort. A la Convention, Danton commence à suggérer leur retour possible, sous couvert de les accabler : « Que les Girondins nous laissent travailler, dit-il, quand nous aurons sauvé la France, ils reviendront jouir de nos travaux ! ». Y croit-il vraiment ?

C'est trop tard, il ne peut plus rattraper ses paroles, l'anathème a porté, les Girondins seront jugés, et puis tout le monde le sait, exécutés. Danton n'en peut plus : sa bouche est pâteuse, il

remâche son crime. Pour faire passer l'amertume, il boit des litres de vices, dans des bouges complaisants, mais rien n'y fait. L'air est irrespirable. Il faut qu'il parte.

Le 31 octobre 1793, Danton est sur ses terres natales à Arcis-sur-Aube. Son dégoût l'a poussé hors de Paris : sans un mot à personne, il s'est éclipsé quinze jours avant que ne débute le procès des Girondins. Il tente sa chance à la vie douce. Dans son jardin, lové dans un fauteuil, il regarde avec amour sa jeune et jolie femme marcher le long de l'étang. Il rêve de finir sa vie dans le calme, à la campagne. Il écoute en silence le flux de la brise, caressant les feuilles cuivrées par l'automne, qui se déposent en volutes sur une terre amoureuse dans un froissement de mousseline. Danton se tait, enfin – il respire son pays, il ferme les yeux, le monde s'endort, tout est apaisé.

Mais tout à coup, des cris au loin : Vive la République ! Un voisin accourt : réjouis-toi, Danton, les Girondins ont tous été décapités ! Vingt députés, effacés en moins d'une heure, au matin, sous la bruine. Danton se détourne. Le voisin exulte : enfin, on se débarrasse des factieux ! Danton le fusille du regard, les yeux embués : « Des factieux ? Imbécile ! Nous sommes tous des factieux ! Nous méritons tous la mort, autant que les Girondins ! ». Peut-être est-ce le moment où Danton prend enfin conscience du pouvoir de ses paroles. Peut-être est-ce le moment où Danton décide de recommencer à parler, non plus pour attaquer, mais pour défendre.

Que fait-il ? Il rentre à Paris le 19 novembre 1793 : il lui reste un peu plus de quatre mois à vivre. Il se présente métamorphosé : alors que la Terreur est à l'ordre du jour, que le Tribunal révolutionnaire commence à activer sa cadence infernale, que tous les jours les bancs de la Convention se font plus ajourés, Danton rame à contre-courant. Pour la première fois de sa vie, il s'expose par la parole, ne se contente plus de beaux discours dans le sens du vent, mais prend la Nation à témoin. « Après avoir tout donné à la vigueur, donnons beaucoup à la sagesse », c'est son appel. Un seul objectif : mettre fin à la Terreur, cesser cet assassinat collectif, arrêter cette folie destructrice. Comment un jouisseur comme Danton peut-il ainsi décider tout à coup de mettre sa vie en jeu ?

C'est que Danton veut manœuvrer à rebours. S'il a tant d'impact avec de malheureuses paroles, si comme des héliotropes les députés aveugles s'orientent au discours, allons-y donc ! Il va leur enfoncer, à ces oies blanches, de la farce plein les oreilles, des discours passionnés, des délices oratoires, mais cette fois-ci – pour la clémence. Pour les prêtres, qu'on veut renvoyer. Pour les enfants des nobles émigrés, qu'on veut spolier. Et même pour les calomnieurs, qu'on veut éliminer, qu'on veut – guillotiner. Danton plaide pour les faibles, ceux que tout à l'heure il ne voulait pas entendre, de peur de compromettre son élan vital – assumant enfin les devoirs de sa force, Danton les protège d'une main ferme, tandis que de l'autre il s'ingénie, à déboulonner les statues, des pharisiens du moment. Tous ces minables, qui se croient courageux parce qu'ils professent l'athéisme, parce qu'ils accusent des députés isolés, parce qu'ils reprochent à un général encerclé de n'avoir pas été blessé, Danton leur tient tête : « Il n'a pas été blessé, dites-vous ! Fallait-il qu'il fût tué pour être de vos amis ? Et vous, où étiez-vous ? ». Le dégoût de Danton, nourri de la culpabilité d'avoir un moment ressemblé à ces moins que rien, lui qui, comme eux, avait suivi les passions du moment, avait enfoncé les perdants, avait encensé les puissants, il veut son pardon, il veut tout effacer, il veut se réhabiliter à ses propres yeux. On trouve un nom à ses opinions : l'indulgence. C'est l'habit du martyr : résolument, avec entrain, Danton l'endosse.

« Danton conspire, il faut qu'il meure. » C'est Billaud-Varenne : il ouvre la séance du 10 germinal, an II, le 30 mars 1794. Autour de lui, les 18 membres du Comité de salut public et

du Comité de sûreté générale. Danton, Desmoulins et leurs sbires doivent être anéantis, la discussion n'est pas de mise : leurs idées scélérates, portées par Danton, risquent de convaincre. La Terreur tomberait, et avec elle, les Comités. Chacun se tait, on n'entend plus que le balancement de l'horloge. Au centre de la table, le décret d'arrestation. Billaud-Varenne signe en premier. Allons, qui d'autre ? C'est au tour de Vadier : tuer Danton, c'est un plaisir, ils se détestent. Vadier surnomme Danton le « turbot farci ». Danton est moins délicat, mais peut-être plus éloquent : « Vadier ? Je mangerai sa cervelle, et chierai dans son crâne ». Sans un mot, Vadier signe. Saint-Just saisit la plume, elle gratte le papier sous le regard taiseux des autres : il signe. Carnot transpire, il a peur : déchirant seul le silence pesant, il prend la parole. « Une tête comme celle de Danton entraîne beaucoup d'autres ». Il est étonné du son de sa propre voix, dans le grand espace vide de la salle diluée d'encre. Tout le monde le regarde, sans desserrer les lèvres. Il baisse la tête : il signe. Robespierre, témoin de mariage de Desmoulins, s'avance en silence : il signe. Les autres aussi, chacun leur tour, sans mot dire. Ils signent. Il en reste un, c'est Lindet, en charge de l'approvisionnement. Il ne bouge pas, on lui glisse le décret, on lui passe la plume. Il la jette à terre, lui seul a la voix pleine : « Je suis ici pour nourrir les citoyens, et non pour tuer les patriotes. »

En cachette, Lindet fait prévenir Danton : c'est pour ce soir. « Danton, on te tuera ! » Son dédain dans sa présomption : « Ils n'oseront pas : on ne me touche pas, je suis l'arche ». Mais ce soir, l'arche tombe, la république s'écroule : l'hydre de la dictature émerge des marais. Lindet l'en conjure, il lui prend les épaules : « Comprends-tu donc ce qui se passe ? On va t'arrêter ce soir. Qu'attends-tu ? Pars ! » Partir ? A qui parles-tu, Lindet ? Au Danton de septembre 1792 ou au Danton d'aujourd'hui ? Danton ne cherche plus à composer. Il se dégage de Lindet. Il a le courage de ses idées, le courage jusqu'à la mort.

A la Convention, la nouvelle de l'arrestation de Danton fait grand bruit, la salle bouillonne, mais nul n'ose parler. Parler, c'était l'affaire de Danton : lui parti, qui saura se montrer à sa hauteur ? Un député se risque, poussé par tous, Legendre. Essayant de maîtriser sa peur, il monte à la tribune : il croit Danton aussi innocent que lui-même, et il voudrait simplement qu'on l'entende à la tribune. Le laisser parler : bien sûr, c'est le faire gagner. Il parle si bien. Dans la collectivité rassurante de l'anonymat, la Convention le soutient, on entend des cris. Mais voici Robespierre, qui monte à son tour. Son visage d'acier glace les députés, son discours taillé au couteau douche les espérances : « Il faut en finir avec les formules oratoires. Pourquoi Legendre a-t-il nommé Danton tout seul, alors que d'autres députés ont aussi été arrêtés ? Nous verrons dans ce jour si la Convention saura briser [Danton, cette] prétendue idole pourrie depuis longtemps. Je dis que quiconque tremble en ce moment est coupable, car jamais l'innocence ne redoute la surveillance publique ! ». L'éloquence dionysiaque de Danton est passée, voici la froideur des discours au cordeau de Robespierre. La Convention, remise au pas, applaudit la mort de sa liberté. Tout le monde n'a pas le courage de Danton : après tout, la mort de Danton est écrite, mieux vaut se taire et puis survivre. Legendre bredouille des excuses, et s'efface pour Saint-Just qui lit un plat réquisitoire, s'adressant au siège vide de Danton, muet, pour la première fois.

« Pourvu qu'on nous donne la parole, et largement, je suis sûr de confondre mes accusateurs : et si le peuple français est ce qu'il doit être, je serai obligé de leur demander grâce ! ». C'est Danton, qui arrive à son procès. Dès l'interrogatoire de personnalité, le ton est donné. « Georges-Jacques Danton, 34 ans, avocat. Mon domicile ? Bientôt dans le néant, et mon nom, au Panthéon de l'Histoire, m'importe peu ! ». Le procès est lancé, Danton plaide. On lui refuse l'audition des témoins, on lui refuse les pièces, il ne connaît que les charges qui pèsent contre lui, et on l'interroge : en bref, une longue garde à vue, avec la mort au bout. Il renverse

le tribunal, exhibe la partialité de ses juges. Il n'est pas là pour être jugé, il n'a pas peur de mourir : « Ma tête est là ! Elle répond de tout ! La vie m'est à charge ; il me tarde d'en être délivré ! ». Danton sait sans doute où tout finira, mais il veut que l'évidence éclate : la France se meurt, la République est morte. La dictature tente de se cacher derrière le masque de la justice, mais Danton parle, et le masque se délite. Alors, au front fatigué de la Révolution, les cosmétiques petit à petit moisissent : le rouge des lèvres dégouline lentement, le fard des joues forme de grands pâtés farineux, et le visqueux des cils sillonne en ruisseaux noirs sa peau granuleuse. Sous ces coulées, dégueulant de toute part, le visage de la République est défiguré ; petit à petit, catalysée par la voix de Danton, la mue s'opère ; et, sous les lumières blafardes des comités, la nation devine avec effroi les traits hideux d'un nouveau monde : la dictature de Robespierre.

Deux jours durant, Danton plaide, il hurle, il vocifère, il démontre, brandit sa seule arme, sa seule passion, toute sa vie : la parole ! Le faire taire à la Convention, c'était trop peu, on vient sur les rives de la Seine écouter sa voix qui tonne depuis le Palais de justice : il faut maintenant le faire taire au procès. Qu'à cela ne tienne : au troisième jour, un décret du Comité de salut public permet de l'exclure des débats. Exclu des débats ! Danton court à son destin, il annonce celui du pays ! Mais il parle encore : entendez-le alors qu'on le reconduit à sa cellule : « Nous ne sommes pas des conspirateurs ! Le peuple un jour connaîtra la vérité de ce que je dis ! Je vois de grands malheurs fondre sur la France. Vous voulez étouffer la République dans le sang ! Combien de temps faudra-t-il encore que les pas de la liberté soient des pierres tombales ? Voilà la dictature, elle a déchiré son voile, elle se montre à découvert, elle porte la tête haute, elle s'avance sur nos cadavres ! ».

Depuis sa tombe, par ses paroles, Danton rachète son âme. Trois mois seulement après que la chaux vive a recouvert ce qui reste de Danton, le 9 thermidor, Robespierre monte à la tribune. Il est attaqué, la dictature chancelle, il doit répondre, il veut répondre. Il ne sait que dire. C'est maintenant où jamais, il doit parler, les mots se précipitent dans sa gorge – il tousse. Alors Legendre, le même Legendre, qui avait eu si peur tout à l'heure, lui lance avec le courage de ceux qui volent à l'aide du succès : « C'est le sang de Danton qui t'étouffe ! ». C'est le glas de la dictature, Robespierre est précipité de la tribune, il tombe sous la guillotine. Son ombre acéphale s'en fut alors se mêler aux ombres de ses victimes, à l'ombre de Danton : l'éloge funèbre de l'égalité.

Sssssssschlack. Danton est mort à l'échafaud. Qu'en reste-t-il ? Matériellement, il est effacé. Pas d'écrits, pas de dépouille, pas de tombe, ses biens confisqués. Qu'en reste-t-il ? Ses discours, rapportés par d'autres. Les paroles volent, dit-on ? Celles de Danton restent. Elles flottent au-dessus du corps nécrosé des feuilles de papier, des mémoires glacées des écrits passés : captés par l'Histoire, les échos des paroles de Danton résonnent encore entre les murs de ce Palais. Ecoutez... Danton est partout, sous les voûtes des arcades, derrière la statue de la main coupée, dans la salle des Pas Perdus. Il vous attend, il veut vous entendre. Alors, quand vous serez fatigués d'écrire, et que vous voudrez enfin vous exprimer, venez au Palais. Parcourez les couloirs, entrez dans cette salle, mille yeux vous regardent... Montez sur l'estrade, grimpez sur la tribune, attrapez le pupitre, tordez le micro, regardez autour de vous, respirez un grand coup. Danton vous observe, il attend que vous vous lanciez, et quand vous commencez à parler, il esquisse un sourire : ça, vous dit-il, c'est de l'audace.